

L'ÉDITO:

Dans le bulletin d'avril 2008, Mgr Antoine (Bloom) rappelait l'importance de notre préparation à la communion, cette « rencontre avec le Dieu vivant ». Il ajoutait : « toute rencontre avec le Seigneur est un jugement ». Soit nous prenons les devants et nous nous jugeons nous-mêmes, soit c'est le feu de Son amour qui nous jugera.

Le Seigneur S'offre à nous à chaque liturgie ; Il se propose de venir habiter en nous, de vivre en nous, pour que nous vivions en Lui. Il Se propose à nous, Il ne S'impose pas ; Il nous invite à le rencontrer, Il ne vient pas d'autorité et en gloire comme lors de Son second avènement. Il S'offre à nous humblement comme « l'Agneau qui ôte le péché du monde, pour la vie et le salut du monde » (Jn I,29).

Ainsi, pour ne pas communier pour notre propre condamnation, jugeons-nous nous-mêmes avec lucidité et sans complaisance. Demandons librement et consciemment au Christ de venir habiter en nous, non par convention ou par routine. Faisons-le parce que nous aimons Sa présence en nous, parce que nous voulons vivre en Lui, c'est à dire imiter Sa vie. Parce que la vie sans Sa présence en nous est une vie froide, mesquine, inquiète, rancunière ; parce que Sa vie en nous est paix, don de soi, pardon et amour. Faisons-le parce que nous voulons être libérés du « vieil homme » et que nous voulons devenir chrétien.

Voilà ce que dit Grégoire de Nysse à propos des chrétiens dans son traité sur la perfection : « Or les

signes distinctifs du véritable chrétien, c'est tout ce que nous avons découvert à propos du Christ. Et ce que nous pouvons, nous l'imitons ; ce que notre nature est impuissante à imiter, nous le vénérons et nous l'adorons. »

Regardons donc parmi les noms du Christ, ceux qui nous plaisent, ceux qui nous indiffèrent et ceux qui nous contrarient. Ceux qui nous plaisent sont ceux qui ont un echo en nous, nous avons déjà commencé à les imiter ; la Grâce de Dieu est déjà à l'oeuvre en nous, penons garde de ne pas la perdre en étant négligeants. Ceux qui nous indiffèrent nous sont encore étrangers, reconnaissons-le et prions le Seigneur de nous donner l'envie de les imiter. Quand à ceux qui nous contrarient, ce sont ceux pour lesquels il nous faudra nous battre, ceux pour lesquels ils nous est demandé de prendre parti pour ou contre le Christ. C'est le péché, parce qu'il est essentiellement mensonge et illusion, qui nous empêche d'aimer et d'imiter le Christ. Il faut donc le démasquer, le poursuivre et le mettre au jour : c'est la confession.

Communions donc par appétit du Christ et par dégoût du péché, toujours avec humilité, une profonde conscience de notre indignité et la certitude et la joie que le Christ nous aime et nous appelle.

Père Nicolas

Renseignements complémentaires: contactez père Nicolas (nicolas_k@club-internet.fr 03 44 39 75 71) ou Mme de Rouklove (03 44 20 16 35).

Le chrétien tire son nom du Christ

A Olympios, sur la perfection
Grégoire de Nysse

Il est bien dans la ligne de ta démarche de désirer savoir comment on peut atteindre la perfection par une vie vertueuse, afin d'arriver à rendre en tous points irréprochable ta propre vie... J'aurais pour ma part voulu par-dessus tout trouver dans la mienne des exemples de ce que tu recherches ardemment et te donner l'enseignement que tu demandes par des exemples plutôt que par des mots. Ainsi l'entraînement au bien aurait mérité ton adhésion, puisque la vie aurait parlé en même temps que les mots. Mais tout en espérant que cela arrivera un jour, je ne me vois pas encore pour le moment parvenu au point de proposer ma vie en exemple en place de discours. Donc, pour ne pas te paraître totalement inefficace et incapable de t'aider à atteindre ton but, j'ai décidé de t'exposer à quoi doit tendre la vraie vie. Je commencerai donc ainsi :

Le chrétien tire son nom du Christ

Notre bon maître Jésus-Christ nous a, par sa grâce, donné d'avoir part au nom que l'on vénère, et nous ne sommes désignés par aucun autre qualificatif nous concernant. Que l'on soit riche et bien né, ou

obscur et pauvre, ou célèbre par des activités ou des honneurs, aucune de ces dénominations n'est utilisée, une seule appellation est valable pour ceux qui ont mis leur foi en lui, c'est le nom de chrétiens. Comme cette grâce nous a été confirmée d'en haut, il faudrait d'abord bien comprendre l'importance du don pour rendre grâces, comme il le mérite, au Dieu qui nous a tant donné, et ensuite nous montrer par notre vie conformes à ce qu'exige le sens de ce grand nom.

L'importance du don que nous avons reçu en partageant le nom du maître de notre vie nous apparaîtrait nettement si nous cherchions à connaître le sens de ce nom formé d'après le Christ, au point de comprendre, lorsque nous invoquons sous ce nom dans nos prières le Seigneur de l'univers, quelle représentation nous recevons dans nos âmes et ce que nous entendons à travers ce nom quand, dans la foi, nous l'invoquons avec piété. Cela une fois bien compris, nous apprendrons par là-même clairement la conduite à suivre si nous cherchons la vraie vie ; ce nom sera notre maître et notre guide

vers la vie. Or sur ces deux points, c'est en prenant saint Paul pour guide que nous trouverons la voie la plus sûre pour voir clairement ce que nous recherchons. Car il a mieux que personne compris exactement qui est le Christ, et il a montré par sa vie ce que doit être celui qui porte son nom. Il a imité le Christ d'une manière si visible qu'il put montrer son maître formé en lui-même, en transformant la figure de son âme par l'imitation la plus exacte du modèle. Il semblait que l'homme qui vivait et parlait n'était plus Paul, mais le Christ lui-même qui vivait en lui. Il le dit, lui qui a si bien compris les bienfaits qui lui ont été donnés : « puisque vous voulez une preuve que le Christ parle en moi » (2 Co 13, 3) et encore « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20).

Les noms du Christ

C'est donc saint Paul qui nous a fait connaître aussi le sens du nom formé d'après celui du Christ quand il a dit « le Christ est puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1, 24) ; il l'a appelé aussi « paix » (Ep 2, 14), « lumière inaccessible » (1 Tm 6, 16) en qui habite Dieu, « sanctification et rédemption » (1 Co 1, 30), « grand-prêtre » (He 4, 14) et « pâque » (1 Co 5, 7), « moyen de » (Rm 3, 25) des âmes, « rayonnement de la gloire » (He 1, 3), « empreinte de la substance » de Dieu (ibid.) et « créateur du monde » (He 1, 2), « aliment et breuvage spirituels » (1 Co 10, 3-4), « rocher » (ibid.) et eau » (Jn 4, 13s), « fondation » (1 Co 3, 11) de la foi, « pierre angulaire » (Mt 21, 42 ; cf. Ps 118, 22), « image du Dieu » (Col 1, 15), « grand Dieu » (Tt 2, 13), « tête du corps de l'Église » (Col 1, 18), « premier-né de la nouvelle création » (Col 1, 15) et « prémices de ceux qui se sont endormis » (1 Co 15, 20), « premier-né d'entre les morts » (Col 1, 18) et « aîné d'une multitude de frères » (Rm 8, 29), « médiateur entre Dieu et les hommes » (1 Tm 2, 5), « fils unique » (Jn 3, 16-18), « couronné de gloire et d'honneur » (He 2, 7.9), « Seigneur de la gloire » (1 Co 2, 8), « principe » (Col 1, 18) des êtres... Il l'a appelé aussi « celui qui est le principe » (ibid.), et encore « roi de justice, roi de paix » (He 7, 2), roi de l'univers, ayant de manière infinie la puissance de la royauté (cf. Lc 1, 33)... et tant d'autres expressions, si nombreuses qu'il n'est pas facile d'en faire le compte. Le rapprochement de tous ces noms, enrichi du contenu de chaque dénomination pour révéler ce qui est signifié, nous permet d'approcher le sens du nom qui est formé d'après celui du Christ, en nous montrant, de la grandeur indicible, juste ce que notre âme peut comprendre.

Or, au-dessus de tout honneur, de toute puissance, de tout pouvoir, se trouve la dignité royale, et c'est bien le pouvoir royal qui est exprimé avant tout dans le nom de « chrismé » (oint) donné au Christ (car la chrismation, comme nous l'avons appris par l'histoire, marquait l'intronisation du roi). Tout le sens des autres noms est contenu dans celui de royauté ; ainsi donc, si on comprend les notions incluses, on comprend aussi celle qui les contient

toutes, l'une après l'autre, c'est-à-dire la royauté, à laquelle se réfère l'appellation de « Christ ».

Imitons tous les noms du Christ

Et donc, puisque le maître dans sa bonté nous a donné d'avoir part au plus grand, au plus divin, au premier d'entre les noms, et d'avoir l'honneur d'être appelés chrétiens, d'après le nom même du Christ, il faudrait que tous les sens impliqués par un tel nom apparaissent aussi en nous et que, loin de faire mentir l'appellation, nous en portions par notre vie le témoignage. Car l'être ne vient pas du nom que l'on porte, mais c'est la nature réelle, dans sa vérité, qui se fait connaître par la signification attachée à ce nom. Prenons un exemple : si l'on appelait homme un arbre ou un rocher, le végétal ou le minéral sera-t-il homme par cette seule appellation ? Pas du tout. Il faut d'abord être homme, et recevoir ensuite le nom qui désigne la nature. Les noms ne se fondent pas davantage sur les ressemblances, comme si l'on appelait homme une statue d'homme, ou cheval une représentation de cheval. Pour porter un nom de façon valable et sans trahison, il faut absolument que la nature fasse apparaître comme vraie cette appellation. Or la matière avec laquelle se réalise l'imitation porte le nom correspondant à ce qu'elle est, bronze, pierre ou autre, et c'est à cela que l'art a donné une figure en la façonnant pour obtenir une représentation.

Il faut donc que ceux qui se nomment d'après le nom du Christ deviennent ce que signifie ce nom avant de se l'appliquer. Et comme on peut distinguer de l'être humain véritable celui qui porte le même nom, mais sur une image, en faisant cette distinction d'après les caractères propres (on appellera l'un l'être vivant, doué de raison intellectuelle, et l'autre, matière inanimée qui en a par imitation revêtu la figure), de la même manière nous reconnaitrons le chrétien véritable et celui qui ne l'est qu'en apparence d'après les caractères propres qui se révèlent dans leurs signes distinctifs.

Or les signes distinctifs du véritable chrétien, c'est tout ce que nous avons découvert à propos du Christ. Et ce que nous pouvons, nous l'imitons ; ce que notre nature est impuissante à imiter, nous le vénérons et nous l'adorons. Il faut donc que tous les noms exprimant ce que signifie le Christ illuminent la vie du chrétien, les uns par l'imitation, les autres par la vénération, pour que l'« homme de Dieu soit accompli » comme dit l'Apôtre (2 Tm 3, 17), sans que le péché vienne aucunement mutiler cet accomplissement.

Pas de vie « hybride »

Ceux qui écrivent ou peignent les monstres mythiques, en créant des êtres à tête de bœuf, ou des centaures ou des dragons ou d'autres créatures hybrides ne font pas une imitation qui se réfère au modèle d'après nature, ils s'écartent de la nature en inventant de cette manière irrationnelle et créent quelque chose de nouveau qui n'est pas un homme, en donnant forme et apparence à l'inexistant ; et personne ne peut appeler être humain la créature

façonnée par cette étrange composition, même si elle se trouve avoir une fraction qui ressemble à une partie du corps humain. De la même façon, ne peut mériter le nom de chrétien l'homme qui a une tête sans raison, c'est-à-dire l'homme qui ne possède pas, dans la foi, la tête de l'univers, qui est le Verbe, même si pour le reste il est « accompli », ou l'homme qui ne fait pas apparaître que le corps, qui est la vie humaine, est ordonné à la tête qui est la foi, ou encore l'homme qui porte dans sa nature des passions de dragon et se transforme en une véritable bête à l'image de ces monstres, ou qui, mélangeant le désir bestial de l'étalon à ce qui est propre à l'homme devient une espèce de centaure à double face, faite d'un être raisonnable et d'une bête. De tels êtres, on peut en voir beaucoup ils mènent une vie convenable mais avec une tête de bœuf, à savoir le dogme de l'idolâtrie et ainsi ils ressemblent au minotaure, ou bien ils ont un visage de chrétien, mais un corps transformé en bête, en accord avec la vie qu'ils mènent, et composent ainsi les centaures ou les dragons.

Pour que le chrétien soit pleinement identifié, comme on le fait d'un corps humain, il faut donc que le croyant exprime par sa vie les signes distinctifs de toutes les qualités reconnues d'après le Christ. Car être par certain côté conforme au nom que l'on porte et par d'autres pencher en sens opposé revient à s'écarter et à être en guerre avec soi-même, déchiré entre vertu et vice, sans conclure la paix avec soi-même ni accepter la vie que l'on mène. « Quelle union entre la lumière et les ténèbres ? » dit l'Apôtre (2 Co 6, 1 1).

L'écartèlement

Puisque l'opposition entre lumière et ténèbres n'admet pas de mélange ni de conciliation, l'homme qui appartient aux deux côtés sans renoncer à l'un est nécessairement lui aussi déchiré par l'opposition de ces deux éléments antagonistes, car il est à la fois, dans une vie non homogène, lumière et ténèbres, la lumière étant donnée par la foi, tandis que la vie de ténèbres vient obscurcir l'éclat donné par le Verbe.

Il n'y a pas de coexistence possible ni de réconciliation entre la lumière et les ténèbres, et celui qui s'attache aux deux contraires à la fois entre en guerre contre lui-même, il se coupe en deux entre vertu et vice et s'oppose à lui-même en un véritable duel. Or, quand il y a deux ennemis, il n'est pas possible que tous deux soient victorieux (car la victoire de l'un ne se réalise que par la mort de l'autre) ; de la même façon, dans cette guerre civile que provoque une vie hybride, il n'est pas possible que le camp le plus fort l'emporte sans que l'autre périsse totalement. Comment en effet l'armée de la piété l'emportera-t-elle sur le vice si le bataillon du mal fait une contre-offensive ? Si le plus fort doit l'emporter, l'adversaire sera totalement mis à mort. Et la vertu remportera sur le vice le trophée victorieux quand tout ce qui lui faisait la guerre (avec l'aide des pensées) battra en retraite et disparaîtra. Alors s'accomplit la parole qui par prophétie vient de la

bouche de Dieu : « c'est moi qui ferai mourir et qui ferai vivre » (Dt 32, 39). Car il n'est pas possible que vive le bien qui est en moi s'il ne reçoit la vie par la mort de l'ennemi. Mais tant que nous sommes rattachés aux deux, tenus par une main de chaque côté, il est impossible d'avoir dans le même être participation aux deux à la fois. Quand le vice nous empoigne, la vertu lâche sa prise.

Reprenons donc notre propos du début la seule voie vers la vie pure et divine, pour qui cherche la vertu, est d'apprendre ce que signifie le nom du Christ, auquel nous devons précisément conformer notre vie, en la réglant et en l'orientant vers la vertu grâce aux indications que fournissent les autres noms. Et toutes les appellations et les noms donnés par la sainte voix de Paul pour exprimer la signification du Christ et que nous avons cités au début seront rassemblés et proposés à l'effort qui nous est demandé et constitueront le guide le plus sûr vers la vie vertueuse : tantôt nous imiterons, comme il a été dit plus haut, tantôt nous adorerons et vénérerons.

Le Christ est puissance et sagesse

Suivons donc l'ordre de tout ce que nous avons dénombré, et commençons par les premières expressions : « le Christ, dit l'apôtre, est puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1, 24). Ces mots, cette façon de désigner le Christ nous apprennent d'abord les pensées divines qui sont en lui et qui rendent vénérable son nom. Car puisque toute la création, tout ce qui est connu par la perception et ce qui dépasse la connaissance sensible, « tout a été créé par lui... et subsiste en lui » (Col 1, 16.17), nécessairement la sagesse est inséparable de la puissance pour définir la signification du Christ qui a tout créé, et nous pensons grâce à l'association de ces deux termes, puissance et sagesse, que ces grandeurs et merveilles indicibles de la création n'existeraient pas si la sagesse ne concevait leur naissance et si la puissance ne s'associait à la sagesse pour réaliser ce qui avait été pensé et transformer des concepts en réalité.

Le titre donné au Christ nous oriente donc, symétriquement, vers une double manifestation, vers la sagesse et vers la puissance ; ainsi, quand nous considérons la grandeur de la constitution des êtres, nous concevons son indicible puissance à travers ce que nous percevons, et quand nous réfléchissons à la manière dont ce qui n'existait pas est venu à naître, avec la création dans les êtres par une intervention divine, de la nature si multiforme, alors nous vénérons chez celui qui les a conçus l'insondable sagesse dont les pensées sont en même temps action.

Et il n'est pas oiseux ni inutile pour nous, dans notre recherche du bien, de croire que le Christ est puissance et sagesse. Car ce que l'on invoque dans sa prière en y orientant le regard de son âme, on l'attire à soi par cette prière ; et ainsi, qui regarde vers la puissance « est fortifié par la puissance pour que grandisse l'homme intérieur » comme dit l'Apôtre (Ep 3, 16) (et la puissance, c'est le Christ) ; et qui invoque la sagesse devient sage, comme dit le Proverbe (cf. Pr

2, 2); or c'est également ainsi qu'est conçu le Seigneur. Ainsi donc, celui qui partage le nom du Christ, qui est puissance et sagesse, partage aussi le nom de la puissance et devient puissant contre le péché; et il manifestera en lui la sagesse en optant pour le bien. Si la sagesse et la puissance apparaissent en nous, l'une en choisissant le bien, l'autre en réalisant le projet, la perfection de la vie est atteinte par l'association des deux.

Le Christ est paix

De la même manière, si nous concevons le Christ comme paix (Ep 2, 14), nous aurons à montrer en nous qu'est véridique le nom de chrétien qui est le nôtre, en manifestant le Christ dans notre vie par la paix entre nous. C'est lui qui «amis à mort la haine » comme dit l'Apôtre (Ep 2, 16). Alors, ne la faisons pas revivre en nous, montrons dans notre vie qu'elle est bien morte(8). Elle a été, pour notre salut,

heureusement mise à mort par Dieu, ne la ressuscitons pas pour la perte de nos âmes par la colère ou le ressentiment mutuels; ne faisons pas pour notre malheur ressusciter ce qui est mort pour notre bonheur. Mais si nous possédons le Christ, qui est la paix, faisons à notre tour mourir la haine en nous, pour réaliser dans notre vie ce que nous reconnaissons en lui par la foi. Il a, lui, « en renversant le mur qui les séparait » (Ep 2, 14) « créé en lui, à partir des deux hommes, un seul homme nouveau, en établissant la paix » (Ep 2, 15); comme lui, amenons à réconciliation, non seulement ceux qui nous combattent de l'extérieur, mais aussi ceux qui en nous-mêmes font opposition, «pour que la chair ne convoite plus contre l'esprit, ni l'esprit contre la chair » (Ga 5, 17); soumettons le désir de la chair à la loi divine, faisons la paix en nous, régénérés, en devenant un seul homme nouveau, un homme de paix, un homme unique alors que nous étions deux. Car la paix commence quand les deux parties séparées parlent le même langage. Donc, une fois arrachée de notre nature la guerre intérieure, en faisant la paix en nous, nous devenons, nous aussi, paix et nous montrons que le nom du Christ s'applique à nous en toute vérité et validité.

Le Christ est lumière

Quand nous concevons le Christ comme « vraie lumière » (jn 1, 9) « inaccessible » (1 Tm 6, 16) au mensonge, nous apprenons que notre vie doit elle aussi être illuminée par les rayons de la vraie lumière. Or ce sont les vertus, les rayons jaillis du soleil de la justice pour nous illuminer (cf. Mt 3, 20) qui permettent de rejeter « les œuvres de ténèbres » et « de marcher avec décence comme en plein jour » (Ro 13, 12-13) « en répudiant les silences de la honte » (2 Co 4, 2), de tout faire en pleine lumière et de devenir soi-même lumière pour éclairer les autres, ce qui est le propre de la lumière (cf. Mt 5, 15-16).

Le Christ est sanctification ...

Et si nous concevons le Christ comme « sanctification » (1 Co 1, 30), détournons-nous de toute action ou pensée impure et souillée pour

montrer que nous participons vraiment à son nom, en confessant la puissance de la sanctification non seulement en mots, mais en fait, par notre vie.

et rédemption

Nous avons appris que le Christ, qui s'est livré lui-même en rançon pour nous, est « rédemption » (1 Co 1, 30); ce mot nous enseigne que, nous donnant l'immortalité en bien propre comme une sorte de prix que vaudrait l'âme de chacun, il a fait de nous des rachetés, tirés grâce à lui de la mort au prix de sa vie. Si donc nous sommes devenus les esclaves de celui qui nous a rachetés, nous tournerons totalement nos regards vers notre maître, de manière à ne plus vivre pour nous-mêmes, mais pour celui qui nous a acquis en échange de sa vie.

Car nous ne nous appartenons plus; celui qui a acheté est le maître de ses biens, et nous sommes ses biens (cf. Mt 16, 26). Ainsi la volonté de notre maître sera la loi de notre vie. Avec l'empire de la mort sur nous, la loi du péché régnait en nous (cf. Rm 8, 2); maintenant que nous appartenons à la vie, il est nécessaire d'accorder notre conduite à celle de notre maître, pour que jamais, nous ne nous détournions de la volonté de la vie, pour retourner de notre propre mouvement, par le péché, vers le funeste tyran de nos âmes, je veux dire la mort.

Le Christ est pâque

Et c'est le même raisonnement qui nous identifiera au Christ, que nous l'entendions nommer par Paul « pâque » ou « grand-prêtre » (1 Co 5, 7; He 4, 14). Car le Christ notre pâque a vraiment été immolé pour nous; mais le prêtre qui a présenté le sacrifice à Dieu n'est autre que le Christ lui-même: « Il s'est livré pour nous, dit l'Apôtre, et offert en sacrifice » (Ep 5, 2 - 1 Tm 2, 6). Et nous apprenons par là qu'en regardant vers celui qui s'est livré et offert en sacrifice, et qui est devenu la pâque, l'homme se rendra lui aussi victime vivante, sainte, agréable à Dieu, en devenant culte spirituel » (Rm 12, 1); et le mode du sacrifice, c'est « de ne pas se modeler sur ce monde, mais de se transformer par le renouvellement de son esprit, en sachant discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui est agréable et ce qui est parfait » (Rm 12, 2).

Car il est impossible, si la chair continue à vivre sans être offerte en sacrifice selon la loi de l'esprit, que soit manifestée en elle le bon vouloir de Dieu; « voilà pourquoi les désirs de la chair sont hostiles à Dieu; ils ne se soumettent pas à la loi de Dieu, ils ne le peuvent même pas » (Rm 8, 7), tant que la chair est vivante. Mais si elle est offerte dans le sacrifice qui donne la vie, par la mortification des membres terrestres (cf. Col 3, 5), source des passions, plus rien ne s'opposera à la réalisation de l'aimable et parfaite volonté divine dans la vie des croyants. De la même manière, quand il est conçu comme « moyen de propitiation par son propre sang » (Rm 3, 25), le Christ enseigne à celui qui a bien compris cela à devenir lui aussi moyen de propitiation pour lui-même, en consacrant son âme par la mortification de ses membres.

Le Christ est rayonnement de la gloire divine

Et quand le Christ est appelé « rayonnement de la gloire et empreinte de la substance divine » (He 1, 3), nous recevons en nous par ces paroles une idée de ce qu'est sa grandeur vénérable. Car Paul, qui est vraiment inspiré et instruit par Dieu, et qui « dans la profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu » (Rm 11, 33) va à la recherche de ce qui est invisible et caché dans les mystères divins, a révélé en termes étincelants les illuminations qui lui furent données par Dieu sur la connaissance des réalités « impénétrables et incompréhensibles » (Rm 11, 33), avec cependant des mots qui atténuèrent sa pensée, selon ce que pouvaient entendre ses auditeurs d'une révélation qui lui avait été faite dans le mystère (cf. 2 Co 12, 4); il a dit juste ce qui pouvait servir sa pensée. Car ayant compris de la nature divine tout ce que permettent les facultés humaines, il montre que le principe de l'essence transcendante est inaccessible et insaisissable aux raisonnements humains.

Et ainsi il a dit ce qu'on en pouvait contempler : paix, puissance, vie, justice, lumière, vérité, etc., mais il a nettement marqué que son principe même est insaisissable en disant que Dieu n'a jamais été vu et ne sera jamais vu « lui que nul homme n'a vu ni ne peut voir » (1 Tm 6, 16). C'est pourquoi, cherchant comment nommer ce qui ne peut être saisi par des raisonnements et ne trouvant pas de nom pour révéler le sens des réalités insaisissables, il a nommé « gloire » et « substance » ce qui est au-dessus de tout bien, qui ne peut être conçu ni formulé d'une manière adéquate.

L'essence, donc, transcendante aux êtres, il l'a laissée sans la nommer ; mais voulant exprimer que le fils est uni indissolublement au père et qu'il est contemplé d'une manière infinie et éternelle en même temps que le père infini et éternel, il emploie les mots de « rayonnement de la gloire et empreinte (de la substance) », montrant par le terme de rayonnement leur nature commune et par celui d'empreinte leur égalité.

Car on ne peut concevoir ni intermédiaire entre le rayonnement et la nature qui respandit ni infériorité de l'effigie par rapport à la substance qu'elle reproduit ; celui qui conçoit la nature rayonnante tient absolument par là le concept de rayonnement, et celui qui perçoit la grandeur de la substance par son empreinte prend du même coup la mesure de la substance. C'est pourquoi aussi il appelle le Seigneur « forme de Dieu » (Ph 2, 6), sans le diminuer par cette idée de forme, mais en manifestant la grandeur de Dieu à travers la forme ; car c'est elle qui nous permet de contempler la grandeur du père, grandeur qui ne se trouve pas du tout au-dessus de sa forme propre ni au-delà de l'empreinte qui en est donnée. Il n'y a rien chez le père qui soit informe ou laid, rien qui ne rayonne dans la beauté du fils unique ; c'est pourquoi le Seigneur dit « qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9), et il signifie bien par là qu'il n'y a ni infériorité ni supériorité.

La parole créatrice

Bien plus, en disant qu'il soutient l'univers de sa parole toute-puissante (He 1, 3), l'Apôtre apporte une solution à l'embarras de ceux qui se donnent bien du mal pour atteindre l'inexplorable : ils cherchent l'explication de la matière et ne cessent de se demander comment la matière est sortie de l'immatériel, la quantité de l'inquantifiable, l'apparence de ce qui n'en a pas, la couleur de l'invisible, et, de l'infini, ce qui est limité dans ses dimensions propres. Et si l'être simple et sans mélange est inqualifiable, comment se fait-il que la matière soit dotée, elle, de qualités particulières ? A toutes ces questions et à d'autres analogues, apporte une réponse celui qui a dit que « par sa parole toute-puissante » le Verbe fait passer l'univers du non-être à l'existence.

Oui, tout ce qui est matériel et tout ce qui a une nature immatérielle a une seule cause à sa substance, c'est la parole de l'indicible puissance. Et cela nous apprend à tourner nos regards vers celui de qui les êtres tiennent leur origine. Car si c'est par lui que nous avons été amenés à l'existence, si c'est en lui que nous subsistons, il faut absolument croire qu'il n'y a rien (qui vaille) hormis connaître celui en qui nous sommes, de qui nous venons, et que nous allons rejoindre en mourant. Avec cette attitude d'esprit, on réussit normalement à vivre sans péché. Qui en effet, s'il croit qu'il « vit de lui, par lui et en lui » (Rm 11, 36), osera rendre témoin de sa vie désordonnée celui qui contient en lui-même la vie de chaque homme ?

Le Seigneur est nourriture

Et en appelant le Seigneur « aliment et breuvage spirituels » (1 Co 10, 3-4), le divin Apôtre nous invite à comprendre que la nature humaine n'est pas simple, mais qu'elle est faite d'un mélange de spirituel et de sensible ; ainsi, il existe une nourriture adaptée à chacun de ces deux éléments que l'on voit en nous l'aliment sensible soutient le corps, la nourriture spirituelle donne la force à notre âme. Dans le corps, les aliments solides et liquides se mélangent pour faire subsister la nature (ils se mélangent, par la digestion, à chacun des éléments qui sont déjà combinés en nous) ; de même et par analogie, Paul fait une distinction dans la nourriture spirituelle, alors que c'est la même réalité qu'il nomme aliment et boisson, transformée de façon intime selon le besoin de ceux qui s'en approchent. Pour les êtres affaiblis et épuisés, elle devient du pain qui fortifie le cœur de l'homme ; pour ceux que les misères de cette vie ont abattus et rendus altérés, elle devient du vin qui réjouit leur cœur (cf. Ps 103, 15).

Et il faut bien comprendre, à travers tout ce que j'ai dit, la puissance du Verbe par qui l'âme est nourrie en recevant selon ses besoins la grâce qui vient de lui, selon l'image du prophète qui compare le réconfort donné par le Verbe aux hommes épuisés à « un endroit d'herbe fraîche et aux eaux du repos » (Ps 22, 2)(30).

Et si, en considérant le mystère du Christ, on dit que le Seigneur mérite vraiment le nom d'aliment et

de breuvage spirituels, on reste, là aussi, dans la véritable signification car « sa chair est vraiment une nourriture et son sang est vraiment une boisson » (Jn 6, 55). Mais à un premier stade, tous ont la possibilité de participer au Verbe, qui devient aliment et breuvage donnés indistinctement, quand il est reçu par ceux qui le cherchent ; à un second, la participation à cette nourriture et à cette boisson ne se fait plus sans mise à l'épreuve ni sans distinction, comme l'a prescrit l'Apôtre « que chacun s'éprouve soi-même et qu'alors il mange de ce pain et boive à cette coupe ; et celui qui mange et boit indignement mange et boit sa propre condamnation » (1 Co 11, 28).

Et il me semble que c'est la même idée que l'évangéliste a voulu signifier avec force, quand lors du mystère de la passion, cet homme juste, membre du Conseil, recueillit le corps du Seigneur dans un linceul pur et sans tache et le déposa dans un tombeau neuf et pur (cf. Lc 23, 53)(32). Ainsi, faisons tous notre loi du précepte de l'Apôtre et de l'observation de l'évangéliste, et accueillons le corps sacré dans une conscience pure, en lavant avec l'eau de nos larmes la tache que le péché pourrait y avoir faite.

Le Christ est rocher

D'autre part quand il est appelé « rocher » (1 Co 10, 4), le Christ va nous aider, par ce nom, à rester fermes et immuables dans la vie vertueuse, à être forts pour affronter les passions et à montrer une âme résistante qui ne cède à aucune offensive du péché ; c'est ainsi que nous serons nous aussi un rocher, en imitant autant qu'il est possible dans notre nature changeante notre maître qui, lui, ne change pas et reste immuable.

Le Christ est pierre angulaire

Et il se révélera que le nom reçu de Dieu, le bon architecte, de « fondation de la foi » (cf. 1 Co 3, 10) et de « pierre angulaire » (Ep 2, 20 ; Lc 20, 17) nous apporte lui aussi quelque chose pour accéder à la vie vertueuse. Car nous apprenons là que le Seigneur est le principe et la fin de toute vie publique, de toute science, de toute activité, quand elles sont bonnes. Car, (Paul lui donne ce nom) il est l'espérance (Col 1, 27) que nous portons en nous à la place du faite vers lequel tendent tous nos efforts pour pratiquer la vertu ; avoir la foi en lui, c'est commencer à bâtir la grande tour de notre vie (Lc 14, 28). Si nous y déposons, comme des fondations, les prémices de notre vie et si nous mettons de l'ordre dans nos pensées et nos activités en les rendant pures par des actes quotidiens de vertu, alors le faite de l'univers devient aussi notre faite et couronne par un équilibre des angles les deux côtés des murs de notre vie, ceux du corps et ceux de l'âme qui sont bâtis par une bonne conduite et par la pureté.

Que l'un des éléments de la construction vienne à manquer, par exemple si la bonne conduite extérieure n'est pas édifiée en même temps que la pureté de l'âme, ou si la vertu de l'âme ne va pas de pair avec ce que l'on voit, alors le Christ ne peut être

le faite de cette vie incomplète, lui qui ne vient couronner que la construction qui s'adapte dans un édifice unique à l'établissement d'un angle à deux côtés ; il n'est pas possible qu'il y ait un angle sans le concours de deux murs.

Ainsi notre maison ne recevra la beauté de sa pierre angulaire (Ep 2, 20) que si la vie des deux éléments, droite et non déviée, sans rien en elle de tordu ni de gauchi, a été tendue selon la droite règle et de façon harmonieuse, par le cordeau des vertus.

Le Christ est l'image de Dieu

Paul donne aussi le nom d' « image du Dieu invisible » (Col 1, 15) au Christ, Dieu de l'univers et Dieu suprême. Voici les termes qu'il utilise pour proclamer la grandeur du maître véritable : « de notre grand Dieu et sauveur Jésus-Christ » (Tt 2, 13) et encore « c'est d'eux que selon la chair est issu le Christ qui est au-dessus de tout, Dieu à jamais béni » (Rm 9, 5). Par ces formules, il nous apprend à connaître celui qui est éternellement. Cette connaissance, seul la possède celui qui est, même si l'homme qui « pense aux réalités d'en haut » (Col 3, 2) progresse toujours et s'en approche, elle dépasse en tous points dans la même proportion l'entendement humain.

Mais lui, qui est au-delà de toute connaissance et de tout entendement, lui l'indicible (1 P 1, 8), l'inexprimable, l'ineffable (2 Co 9, 15) pour te rendre à ton tour image de Dieu, est devenu lui-même, par amour des hommes, image du Dieu invisible, de manière à prendre forme en toi, avec la forme qu'il a revêtue, pour que toi, à ton tour, tu te transformes, grâce à lui, selon l'empreinte de la beauté du modèle, jusqu'à devenir ce que tu étais à l'origine.

Et si nous voulons devenir, nous aussi, image du Dieu invisible, il faut que nous façonnions la figure de notre vie d'après le modèle qui nous est proposé. Quel est-il ? C'est, en vivant dans la chair, ne pas vivre selon la chair (Rm 8, 12 s). En effet, cette image prototype du Dieu invisible, venue en notre monde par la Vierge, a été éprouvée en tout à la ressemblance de la nature humaine, à l'exception du péché. « Il n'a pas commis de faute, il ne s'est pas trouvé de fourberie dans sa bouche » (1 P 2, 22).

Si nous apprenions la peinture, et que le maître nous présente sur une tablette une forme exprimée avec beauté, il nous faudrait absolument imiter chacun dans notre propre peinture la beauté de cette forme, pour que les tablettes de tous soient rendues avec beauté, selon le modèle proposé. De la même manière, puisque chacun est le peintre de sa propre vie, avec pour artisan de ce travail son choix de vie, et pour couleurs servant à la réalisation de l'image, les vertus, nous risquons bien de transformer l'imitation de la beauté-prototype en un visage hideux et informe, si au lieu de la figure du maître, nous dessinons les traits du vice, parce que nos couleurs sont sales. Mais – et c'est possible, – il faut utiliser bien purifiées les couleurs des vertus, et les mêler les unes aux autres, comme font les artistes, pour imiter la beauté, de manière à devenir nous-mêmes image

de l'image, en reproduisant la beauté-prototype par une imitation aussi efficace que possible ; c'est ce que faisait Paul en se rendant l'imitateur du Christ par une vie vertueuse.

Examinons en détail tout ce qui contribue à l'imitation de l'image une première couleur, c'est l'humilité. « Apprenez de moi, dit le Christ, que je suis doux et humble de cœur » (Mt 11, 29). Une seconde couleur, c'est la patience, qui a été manifestée, ô combien ! par l'image du Dieu invisible. Le couteau du sacrifice, le bois de la croix, les liens, fouet, soufflets, crachats au visage, flagellation, un tribunal impie, une sentence cruelle, des soldats, après la sentence funeste, étalant leur impudence avec force railleries, questions insolentes, violences et coups de roseau, les clous, le fiel, le vinaigre et tous les traitements terribles qui lui étaient infligés sans motif – ou plutôt qui étaient le paiement de ses multiples bienfaits... Face à ceux qui faisaient tout cela, quelle fut sa riposte ? « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Lc 23, 34).

Ne pouvait-il faire tomber le ciel sur eux, ou faire disparaître les violents dans un gouffre, ou faire sortir la mer de ses limites et enfoncer la terre dans les abîmes des eaux, ou précipiter sur eux la pluie de feu qui a détruit Sodome, ou accomplir, rien qu'en donnant un ordre, n'importe quelle autre œuvre de mort ? Au contraire, il a supporté tout cela dans la douceur et la patience, et il donne à ta vie, par l'exemple de sa personne, l'ordre de pratiquer la patience. De la même manière, on peut tout voir dans l'image prototype de Dieu c'est en la regardant, en la prenant comme modèle pour rendre plus belle sa propre forme que l'homme devient lui aussi image du Dieu invisible, en la dessinant par sa patience.

Le Christ est « la tête »

Quand on a appris que le Christ est la tête de l'Église, que l'on comprenne bien, surtout, que toute tête a la même nature et la même substance que le corps en haut duquel elle se trouve. Il y a véritablement, entre chacun des membres et l'ensemble, une communauté de nature qui entraîne, puisqu'il y a une seule respiration, l'unité de sensibilité entre les parties et le tout. Si donc une partie est séparée du corps, elle devient aussi tout à fait étrangère par rapport à la tête. Le Verbe nous apprend ainsi que chacun des membres pour sa part se conforme à la nature de la tête pour entrer avec elle en étroite communion.

Or nous sommes les membres qui constituent le corps du Christ. Et quiconque arrache un membre du Christ pour le transformer en membre de prostituée (cf. 1 Co 6, 15), en utilisant comme un couteau la rage sans frein, rend par cette mauvaise passion le membre totalement étranger à la tête. C'est ainsi que tous les instruments du vice deviennent des couteaux : ils coupent les membres du corps en qui s'enracine leur unité de nature et séparent de la tête tous les endroits où les passions provoquent la coupure.

Au contraire, pour que le corps demeure tout

entier dans son état naturel, il faut que les membres soient, chacun pour sa part, dans une relation étroite avec la tête ; par exemple, si nous posons que la tête de l'être en question, c'est la pureté, il faut que soient absolument purs les membres rassemblés sous cette tête. Si nous concevons la tête comme incorruptibilité, il faut que les membres soient absolument constitués dans l'incorruptibilité. Et les autres concepts appliqués à la tête doivent se reconnaître aussi dans les membres, la paix, la sainteté, la vérité, etc. Car leur manifestation dans les membres atteste que ceux-ci sont en unité de nature avec la tête, comme a dit l'Apôtre : « Il est la tête, c'est de lui que le corps tout entier, grâce à tous les ligaments qui le desservent, tire cohésion et unité, et par l'activité assignée à chacun de ses organes, opère sa croissance » (Ep 4, 16)(40).

Et ce terme de tête nous apprend aussi que, comme chez les êtres vivants, c'est de la tête qu'est donnée au corps l'impulsion vers les activités. C'est l'œil et c'est l'ouïe qui dirigent en chacun aussi bien la marche à pied que l'activité manuelle ; on ne peut en effet rien réaliser comme il faut de ce qui est proposé si l'œil ne préside pas à l'objectif recherché ou si l'ouïe ne reçoit pas l'ordre donné. Ainsi, c'est en suivant la tête véritable que nous devons, nous aussi qui sommes le corps, nous élaner(41) et agir partout où nous conduira celui qui a façonné notre œil et implanté notre oreille (cf. Ps 93, 9). Or la tête regarde les réalités d'en haut les membres doivent donc absolument, eux aussi, pour être ajustés et soumis à la tête, suivre la tête qui est leur guide et orienter leur mouvement vers les réalités d'en haut.

Le Christ « premier-né »

Nous entendons aussi que le Christ est « le premier-né de la création » (Col 1, 15), « le premier-né d'entre les morts » (Col 1, 18), « le premier-né d'une multitude de frères » (Rm 8, 29); rejetons d'abord les conceptions hérétiques, car leur mauvaise doctrine ne peut se soutenir à partir des termes cités plus haut ; et ensuite comprenons ce qui dans ces expressions peut nous aider pour la vie morale. Les adversaires de Dieu disent que le Dieu fils unique, créateur de l'univers, celui de qui, par qui et en qui sont toutes choses (cf. Rm 11, 36), est l'œuvre, la créature, l'ouvrage de Dieu, et pour cela ils définissent qu'il n'est appelé premier-né de toute la création, et donc frère de la création, que parce qu'il est le premier par une antériorité chronologique, comme Ruben par rapport à ses frères, et non par une supériorité de nature. La réponse à leur faire est qu'il est impossible de croire que le même être soit à la fois fils unique et premier-né.

Le fils unique ne se conçoit pas doté de frères, ni le premier-né sans frère ; s'il est fils unique, il n'a pas de frères, s'il est le premier-né de frères, il n'est absolument pas, il ne peut pas être appelé fils unique. Ces deux noms, appliqués à la même personne, sont donc incompatibles et inconciliables, car il est impossible que la même personne reçoive à la fois les deux noms de fils unique et de premier-né. Et

pourtant l'Écriture, parlant du Verbe qui était au commencement, nous dit qu'il est Dieu fils unique (Jn 1, 14.18), et Paul, d'un autre côté, qu'il est « premier-né de toute la création ». Il faut donc faire une distinction, selon le critère de la vérité, en analysant avec précision chacun de ces termes, pour comprendre que le Verbe qui était avant tous les temps est fils unique, mais que quand il s'est fait chair, il est devenu le premier-né de toute la création qui, dans le temps, est née dans le Christ.

Ce que nous comprenons quand nous apprenons qu'il est premier-né d'entre les morts et premier-né parmi beaucoup de frères, appliquons-le, en toute logique, à propos du premier-né de la création. Le premier-né d'entre les morts est celui qui est devenu « prémices de ceux qui se sont endormis » (1 Co 15, 20), pour ouvrir à toute chair le chemin de la résurrection. Il va « grâce à la naissance donnée d'en haut par l'eau et l'esprit » (cf. Jn 3, 3-5) faire de nous « des enfants du jour et des enfants de lumière » (1 Th 5, 5), alors que nous étions auparavant « par notre nature, des fils de colère » (Ep 2, 3); il montre lui-même la route de cette naissance dans le cours du Jourdain, en attirant à lui la grâce de l'Esprit pour que notre nature en ait les prémices, de manière à rendre frères de celui qui a été engendré le premier par l'eau et l'Esprit tous ceux qui sont engendrés à la vie par la régénération de l'esprit. En concevant de la même manière le Christ comme premier-né de la création qui est née en lui, nous restons dans la juste interprétation. En effet, du moment que « l'ancienne création a disparu » (2 Co 5, 17), périmée par le péché, nécessairement, la nouvelle création de la vie, qui consiste dans la renaissance et la résurrection d'entre les morts, a montré le chemin à ceux qui ont péri. Son chef de file « le prince de la vie » (Ac 3, 15), est le premier-né de la création, tel est le nom qu'il porte. Donc quand il s'agit de répondre aux adversaires, certaines des citations faites plus haut peuvent apporter une aide bien suffisante pour trouver la vérité à ceux qui aiment approfondir.

Maintenant, nous allons dire brièvement comment faire découvrir que ces mêmes expressions sont utiles pour atteindre la vie vertueuse. Ruben était le premier-né de ceux qui sont venus après lui par la naissance (cf. Gn 29, 32), mais chez eux le caractère distinctif qui apparaissait avait un air de famille avec le premier-né et témoignait de la parenté qu'il y avait entre eux, si bien que l'on ne pouvait ignorer le lien de fraternité attesté par la ressemblance de forme. Alors, si nous sommes, par la même régénération que lui dans l'eau et l'Esprit, devenus nous aussi frères du Seigneur qui, à cause de nous, s'est fait le premier-né parmi beaucoup de frères, il serait logique de faire apparaître par les caractères distinctifs de notre vie le lien de parenté très proche qui nous unit à lui, le premier-né de la création prenant la forme de notre vie. Or quel est le caractère distinctif de sa forme que nous a appris l'écriture ? Nous l'avons dit à plusieurs reprises: « Il n'a pas commis de faute, et il ne s'est pas trouvé de fourberie dans sa bouche » (1 P 2, 22). Si donc nous voulons nous comporter en frères de celui

qui nous a guidés vers la vraie naissance, notre vie sans péché attestera la parenté qui nous unit à lui, aucune souillure ne nous séparant alors de l'union à la pureté. Mais le premier-né est aussi justice, sanctification, amour, rédemption, etc. Si notre vie exprime ces mêmes caractères, nous porterons de manière évidente des marques d'appartenance à cette famille, et quiconque les verra dans notre vie témoignera pour nous que nous sommes les frères du Christ.

La résurrection

Car c'est lui qui nous a ouvert la porte de la résurrection et, par là, est devenu prémices de ceux qui se sont endormis. Oui, nous ressusciterons tous « en un clin d'œil, au son de la trompette finale » (1 Co 15, 52), c'est ce qu'il a montré par les grandes choses qu'il a accomplies, aussi bien en lui-même qu'en tous les autres qui avaient été vaincus par la mort.

Cependant ce n'est pas un sort identique qui attend tous ceux qui se seront relevés de leur tombeau : « ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, dit l'Apôtre, ceux qui auront fait le mal pour la damnation » (Jn 5, 29). Ainsi, l'homme dont la vie est orientée vers cette terrible condamnation, même s'il se trouve compté au nombre des frères du Seigneur par la naissance donnée d'en haut, fait mentir son nom en reniant, sous la forme du vice, la parenté très proche qui l'unit au premier-né.

Or « le médiateur entre Dieu et les hommes » (1 Tm 2, 5), celui qui en sa personne unit l'humain à Dieu, ne lie que ce qui est digne d'avoir part à la nature de Dieu. Par la puissance de sa divinité, il a fait sien en lui l'humanité, qui est une partie de la nature commune sans être soumise aux passions de cette nature humaine qui entraînent au péché : « il n'a pas commis de faute, dit l'apôtre, il ne s'est pas trouvé de fourberie dans sa bouche » (1 P 2, 22). De la même manière, il conduira les hommes, un par un, à l'union à la divinité, à condition qu'ils ne fassent rien qui soit indigne de cette participation à la nature divine.

Le Christ médiateur

Mais l'homme qui est vraiment le temple de Dieu sans avoir en lui aucune idole ou reproduction du vice sera emmené par le médiateur pour participer à la divinité, devenu pur pour accueillir la pureté divine. Car la sagesse n'entrera pas dans une âme perverse, comme dit l'Écriture (Sg 1, 4), et l'homme au cœur pur ne regarde en lui-même que Dieu totalement attaché à lui par son intégrité, il a reçu de lui, en lui-même, tout le royaume du bien. Nous verrions mieux ce que je veux dire en rappelant, pour éclairer ce qui a déjà été dit, la parole que le Seigneur adressa aux apôtres par l'intermédiaire de Marie-Madeleine : « Je m'en vais vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20, 17). Voilà ce que dit le médiateur entre le Père et les bannis : c'est lui qui par sa personne a réconcilié les ennemis de Dieu avec la divinité véritable et unique. Les hommes, selon la formule du psalmiste, « ont été dévoyés dès le sein maternel par leur impiété, et égarés dès le ventre

qui les a formés » (Ps 57, 4), en proférant le mensonge au lieu de la vérité. A cause de cela, il a, lui, assumé les prémices de la nature commune en prenant une âme et un corps et il l'a rendue sainte en la gardant en lui-même pure de tout mélange ou compromission avec le vice, pour l'élever par son incorruptibilité vers le père de l'incorruptibilité, entraîner en même temps, grâce à elle, tout ce qui est de la même famille et de la même race que cette nature, et admettre les bannis à l'adoption et les ennemis de Dieu à participer à sa divinité. Et de même que les prémices de la pâte ont été unies au vrai Dieu et père par la pureté et l'impassibilité, de même nous qui sommes la pâte nous serons par les mêmes voies liés au Père de l'incorruptibilité, si nous imitons, autant qu'il est possible, l'impassibilité et l'immutabilité du médiateur. Alors, du Dieu fils unique nous serons la couronne de pierres précieuses, nous serons devenus par notre vie honneur et gloire. Paul dit en effet qu'« en s'abaissant un moment au-dessous des anges » à cause de la mort qu'il a soufferte (He 2, 7-9), il a fait de ceux que le péché avait transformés en épines une couronne pour lui-même, par l'économie de sa mort et en transformant par sa passion l'épine en honneur et gloire.

Ainsi, il pourrait bien arriver que celui qui enlève, une fois pour toutes, le péché du monde en recevant sur la tête la couronne d'épines fasse apparaître que la couronne tressée d'honneur et de gloire devient chardon et épine, si la vie est mauvaise, mais qu'ensuite elle s'entrelace au milieu de la couronne du maître par la communion à son corps.

A cet homme s'appliquera tout à fait la parole : « Comment es-tu entré ici sans avoir une tenue de noces » (Mt 22, 12)?, comment t'es-tu entrelacé, toi qui n'es qu'épines, à ceux qui par honneur et gloire se sont ajustés à ma couronne ? « Quelle entente entre le Christ et Bélier ? Quelles relations entre croyant et incroyant ? Quelle union entre la lumière et les ténèbres » (2 Co 6, 14.15) ? Et si nous ne voulons pas être mis en accusation par ces phrases, dans notre genre de vie, nous devons nous appliquer à bannir de toute notre vie toute action, parole ou pensée épineuses ; alors, devenus honneur et gloire par notre conduite pure et impassible, nous serons la couronne de la tête de l'univers, appartenant à notre maître comme un bien propre.

Car le Seigneur de la gloire n'accepte pas d'être le Seigneur d'un être indigne, ni d'en avoir le nom. Ainsi quiconque est étranger à toute forme de laideur et d'infamie, selon l'homme caché aussi bien que selon l'homme visible, prend pour maître non le maître du déshonneur, mais le maître de gloire, qui est Seigneur et qui est appelé Seigneur.

Le Christ est principe

Il est aussi principe (Col 1, 18) ; or, en toute chose, le principe n'est pas différent de ce qui le suit. Ainsi, si l'on définit le principe comme vie, il faudra également concevoir comme vie ce qui vient après ce principe ; si le principe est lumière, ce qui le suit sera

également conçu comme lumière. A quoi nous sert donc de croire qu'il est principe ? A devenir nous-mêmes semblables à ce que notre foi nous dit de notre principe.

Car la lumière n'est pas appelée principe de ténèbres, et si nous posons la vie comme principe, nous ne concevons pas que la mort en découle. Si l'on ne se tient pas en communion de nature avec ce qui nous guide, en restant attaché au principe par l'impassibilité et par la vertu, on ne peut avoir pour principe le principe des êtres. Le principe d'une vie de ténèbres, « c'est le souverain du monde des ténèbres » (Ep 6, 12), le principe du péché qui donne la mort, c'est celui qui a la puissance de la mort. Il est donc impossible, si l'on se met par une vie mauvaise sous les ordres du principe des ténèbres, de prétendre avoir pour principe le principe de tout bien ; et le même raisonnement vaut pour ceux qui interprètent dans leur intérêt particulier les épithètes divines de « roi de justice et de paix » (He 7, 2).

Car si l'homme, qui selon la formule de l'invocation, prie pour « que le règne de Dieu vienne » (Mt 6, 10) sur lui, comprend bien que le vrai roi est roi de justice et de paix, il devra absolument réaliser dans sa vie personnelle la justice et la paix pour qu'étende son règne sur lui le roi de justice et de paix. Or toute vertu se conçoit comme l'armée du roi, et toutes les vertus sont, à mon sens, à concevoir par rapport à la justice et à la paix. Si quelqu'un abandonne son poste dans l'armée divine et va s'enrôler dans le camp adverse, en devenant le soldat de l'inventeur du vice et en se dépouillant de la cuirasse de la justice et de toute l'armure de la paix, comment servira-t-il sous les ordres du roi de la paix, après avoir jeté le bouclier de la vérité ? Il est évident que sa façon de porter les armes sera l'emblème indiquant qui est son roi et révélera dans la marque de sa vie, comme le fait l'image reproduite sur des armes, qui est son vrai maître. Bienheureux l'homme qui sert dans l'armée divine, qui a été enrôlé dans les troupes de ceux qui se comptent en myriades innombrables, et qui est armé contre le vice grâce aux vertus qui portent comme emblème, pour qui les a revêtues, l'effigie du roi.

Et à quoi bon prolonger, en continuant à examiner tous les mots par lesquels s'exprime le nom du Christ ? Ils nous permettent de progresser vers la vie vertueuse car chaque terme, par son sens propre, nous apporte vraiment quelque chose pour réaliser la perfection. Je déclare cependant qu'il est bon de récapituler pour mémoire tout ce qui a été dit, pour nous fournir une sorte de guide vers l'objectif proposé au début, comment réaliser en soi la perfection.

Imiter le nom du Christ dans toute sa vie

Voici ma pensée : si on a toujours à l'esprit que, selon l'enseignement des apôtres (cf. Ac 11, 26), en se comportant en chrétien on a part au nom vénéré, inévitablement on fera aussi apparaître en soi la portée des autres noms qui servent à concevoir le Christ, puisque par sa vie on aura part à chaque

dénomination. Je m'explique : trois éléments définissent la vie du chrétien, l'action, la parole, la conscience. C'est la conscience qui domine les deux autres ; en effet, le principe de toute parole, c'est la pensée, ensuite, après la réflexion vient la parole qui dévoile par la voix la pensée qui était imprimée dans l'âme le troisième rang, après l'esprit et la parole revient à l'action qui mène à réaliser ce qui a été conçu. Et quand le cours de notre vie met en œuvre l'un de ces éléments, c'est bien à chaque parole, à chaque action, à chaque pensée qu'il appartient d'examiner soigneusement les concepts divins par lesquels le Christ est conçu et nommé, de peur qu'une action, une parole ou une réflexion ne nous entraîne hors du sens de ces noms si élevés.

Paul dit que « tout ce qui ne procède pas de la foi est péché » (Rm 14, 23) ; en raisonnant de la même manière, on peut en toute logique démontrer que, si elle n'est pas tournée vers le Christ, toute parole, toute action, toute pensée regarde absolument vers ce qui s'oppose au Christ. Il est impossible, si l'on s'est mis en dehors de la lumière ou de la vie, de ne pas être complètement dans les ténèbres ou dans la mort. Si donc ce qui n'est pas accompli ou dit ou pensé selon le Christ est en liaison étroite avec ce qui s'oppose au bien, il est évident que l'homme qui se met en dehors du bien par ce qu'il pense, fait ou dit, abandonne le Christ. Elle est bien vraie la parole inspirée du prophète : « J'ai dénombré et compté comme traîtres tous les pécheurs de la terre » (cf. Ps 118, 119).

Celui qui a renié le Christ dans les persécutions trahit le nom vénéré ; de même l'homme qui renie la vérité ou la justice, ou la sanctification et l'incorruptibilité, ou qui, au moment de dominer ses passions, rejette de sa vie tel des concepts liés à la vertu, est nommé traître par le prophète puisque pour chacun de ces concepts il trahit celui qui les incarne. Que doit donc faire celui qui a été jugé digne de porter le grand nom du Christ ? Quoi, sinon faire le tri en lui-même des pensées, des paroles, des actions, selon que chacune regarde vers le Christ ou lui est étrangère ; et ce tri est bien facile. Ce que l'on réalise, ou conçoit, ou formule en cédant à une passion n'a aucune harmonie avec le Christ, mais porte la marque de son ennemi qui applique les passions comme de la boue sur la perle de l'âme et souille l'éclat de cette pierre précieuse.

Au contraire, ce qui purifie de toute disposition passionnelle est orienté vers le maître de l'impassibilité, qui est le Christ c'est de lui que l'on peut, comme d'une source pure et incorruptible, puiser les pensées pour les faire siennes, et montrer que l'on ressemble au prototype autant que ressemblent à l'eau celle qui jaillit dans la source et celle qui de là passe dans l'amphore. Car c'est une

pureté de même nature que l'on contemple dans le Christ et dans celui qui participe à lui, mais l'un jaillit en source, l'autre participe et puise, en transposant dans sa vie, la beauté des réalités spirituelles ; si bien qu'il y a harmonie entre l'homme caché et l'homme visible, quand la beauté de la vie s'accorde avec les pensées mues par le Christ.

A mon sens donc, la perfection dans la vie chrétienne, c'est d'être en communion avec tous les noms qui expriment le nom du Christ, dans son âme, sa parole et les activités de sa vie, de manière à accueillir en soi la sanctification complète, selon le vœu de Paul « dans tout son être, corps, âme et esprit » (1 Th 5, 23), en se gardant bien loin de tout commerce avec le mal.

Ne pas hésiter à se transformer

Mais me dira-t-on, le bien est difficile à réaliser, car seul est immuable le Seigneur de la création, tandis que la nature humaine est muable et habituée aux changements. Comment donc est-il possible de réussir dans cette nature changeante ce qui dans le bien est fixe et immuablement établi ? A ceci nous répondons que « ne peut recevoir la couronne l'athlète qui n'a pas lutté selon les règles » (2 Tm 2, 5) ; or il n'y aurait pas de concours dans les règles s'il n'y avait pas d'adversaire et donc, sans adversaire, point de couronne non plus ; car la victoire n'existe pas par elle-même, s'il n'y a pas de vaincu. A nous donc de lutter contre ce qu'il y a de changeant dans notre nature, opposons nos pensées à notre adversaire comme en un corps à corps, et remportons la victoire, non pas en abattant la nature, mais en l'empêchant de tomber.

La propension au changement chez l'homme ne porte pas nécessairement au mal, sinon il lui serait impossible de vivre dans le bien si sa nature ne l'inclinait que vers le contraire. En fait, le plus bel effet de cette orientation, c'est le progrès qui s'opère chez les hommes vertueux quand en tous points la transformation vers le mieux fait passer vers le divin celui qui se laisse ainsi transformer. Et voilà que mon raisonnement a fait apparaître ce qui semblait redoutable (c'est-à-dire le caractère changeant de notre nature) comme une aile permettant de s'envoler vers les hauteurs : et ainsi, la punition pour nous, c'est d'être incapables d'accueillir cette transformation vers le bien. Qu'il ne se chagrine donc pas, celui qui voit dans sa nature cette propension au changement ; qu'il accepte de tourner dans le sens du bien, en se laissant en tous points transformer et en se métamorphosant « de gloire en gloire » (cf. 2 Co 3, 18), en devenant par les progrès quotidiens en tout meilleur et toujours plus parfait, sans jamais atteindre le terme de la perfection. Car c'est cela, la vraie perfection, ne jamais cesser de progresser vers le bien et ne pas assigner de limite à la perfection.

